

Extrait du Tome 1 de la saga Des Terres Éclatées : l'Alphas (4 premiers chapitres)



I. Le malaise

Septembre 2019, Paris, France

L'homme patiente depuis dix minutes déjà. Comme à son habitude dans ce genre de situation, il observe chaque chose, chaque détail. Il s'imprègne de l'instant présent.

La pièce où il se trouve est baignée par la lumière du soleil passant au travers de stores crème et éclairant par intermittence les grains de poussière qui descendent lentement. Une odeur de médicament et de cire à bois flotte dans l'air. Un lit de consultation recouvert d'une housse en papier, un évier chapotant un meuble en formica blanc et un imposant bureau en bois de rose remplissent l'espace restreint de la pièce. Ils sont deux à s'y faire face silencieusement. Lui, les mains posées sur le bord du bureau, détaillant une imposante copie d'un tableau de Van Loo¹ "Vénus et Hermès" par-dessus l'épaule de son vis-à-vis qui lit un texte sur l'écran de son ordinateur.

Enfin, dans un soupir, l'homme devant l'ordinateur fronce des sourcils, repositionne ses lunettes plus haut sur son nez et, tout en se redressant, passe la main sur son crâne dégarni pour y recoiffer des cheveux qui n'y sont plus depuis longtemps. Il se racle la gorge, déplace son stylo pour l'aligner au bord du bureau, puis, l'air grave, pose le regard sur son vis-à-vis qui s'est mis à l'observer, interrogatif. L'homme chauve ébauche un sourire comme pour s'excuser :

- Bon, les résultats des analyses sont parfaits, dit-il. Vous n'avez rien. Votre malaise provient sûrement d'un état de fatigue lié à votre travail, poursuit-il, je ne vois que cela. Je vous mets en arrêt une semaine pour que vous vous reposiez.
- Ah ... ok, mais est-ce bien nécessaire ? Ce n'était qu'un petit malaise.

Sans chercher à répondre, le généraliste retire du lecteur informatique la carte de santé du patient et la lui rend. Tandis que le patient règle en espèces et tout en sortant l'appoint en monnaie, le médecin septuagénaire reprend machinalement :

- Pensez à déposer votre attestation chez votre employeur.

Le médecin recule son siège, se lève et regarde son vis-à-vis avec une condescendante gentillesse. Ce dernier ramasse l'attestation puis se lève à son tour. Les deux hommes se serrent la main.

- Au revoir Docteur, merci.

¹ Van Loo : dynastie de peintres français d'origine néerlandaise du XVII^e et XVIII^e siècle.

- Au revoir Monsieur Hegalbeltza, répond distraitement le généraliste en ouvrant la porte de son cabinet.

C'était le dernier rendez-vous de la matinée, le médecin pense déjà à autre chose. Il marche à la suite de son patient, traversant la salle d'attente vide jusqu'à la porte d'entrée qu'il referme à clé une fois celui-ci sorti.

Pendant quelques instants, l'homme reste là, au soleil, immobile, plongé dans ses pensées. Autour de lui il y a foule, c'est la fin du marché. Les marchands remballent leurs étals, soldant les fins de lots à des clients tournoyant comme des bourdons sur un pied de lavande. L'homme secoue la tête, jette un coup d'œil à son portable, regarde autour de lui et se dirige vers le bar-brasserie "Chez Dédé : bar brasserie intelligent". Il ira poster son attestation après avoir pris son déjeuner puis passera prendre ses affaires au parc avant de rentrer chez lui.

Il entre dans le petit restaurant aux murs couverts de rayonnages de livres en tous genres, et se dirige vers le zinc. Un homme, assez grand, s'affaire derrière le comptoir. Tantôt il vide puis charge la petite machine à laver la vaisselle placée à côté de l'évier, tantôt il remplit pichets et verres selon les annonces des serveurs.

C'est un véritable ballet qui est joué par une compagnie de serveurs. Tout de noir vêtu, portant un tablier beige clair griffé "Chez Dédé", ils virevoltent de la salle au comptoir, du comptoir au passe-plats, puis retournent en salle en frôlant les tables, ébauchant un pas de deux en croisant un collègue avant de repartir vers leur destination pour y déposer leur fret. Leur visage reste impassible pendant ces trajets, s'animant à chaque bout de ligne d'un sourire, l'un aux clients attablés et l'autre au chef d'orchestre du comptoir. Même leurs paroles et leurs phrases sont au rythme de leurs mouvements. Le plaisir d'accueillir et de servir du personnel, et côté client, la joie d'un lâcher prise gourmand le temps d'une pause ou la saveur d'un moment partagé avec des connaissances sont palpables. La chorégraphie est impeccable, chacun est à sa place ou presque.

- Oh ! Wilfrid ! T'es dans le passage, dit en souriant le chef de salle à notre homme qui s'est arrêté à mi-chemin du comptoir, rêvassant.
- Oups, excuse-moi Serge, répond-il en reprenant sa marche vers le comptoir, et y arrivant il s'adresse au barman ; Bonjour André, ça va ?
- Salut Wil, ça va, ça va, merci, lui répond le barman tout en sortant le casier à vaisselle de la machine. Tu veux manger quelque chose ?
- Oui, il te reste une place ?
- En terrasse seulement, dit André s'interrompant pour lui servir un demi.
- Ça me convient, lui retourne Wilfrid.
- Christophe, place Wil à la quatre s'il-te-plaît. Et ramène-moi les menus en anglais bon sang, tonne le barman avant de se remettre à sécher des verres.

Wilfrid salue André de la tête, prend son verre et se dirige vers la table en terrasse que le serveur finit de dresser. Ils se saluent, Wilfrid s'installe, prend la carte et boit une gorgée de bière. Il passe

rapidement la commande : un tartare de charolais, coupé au couteau, accompagné de frites maison, pour le dessert ce sera une crème brûlée, oui... en même temps que le café. En attendant d'être servi il laisse son esprit repartir en vagabondage.

Assis là, au soleil, il ferme les yeux lentement et s'imprègne du monde sonore qui l'entoure. Une fois dans sa bulle, il se concentre sur des détails, isolant du brouhaha le rythme crescendo d'un diésel. C'est celui d'une Citroën C4 qui démarre au feu, avant d'être coupé par la syncope du changement de vitesse. La voiture s'éloigne et ce sont les métronomes des pas des passants qui retiennent son attention. Du "tac" tranquille de certains au "tacatatac" rapide des plus pressés formant autant de musiques individuelles, des flamencos intimes dévoilant leurs présents : je suis pressé, j'ai mal aux pieds, je flâne, et bien d'autres. Toutes ces notes forment une mélodie qu'il pourrait nommer : "*Midi au marché du quartier*". Il sourit.

Le serveur tire Wilfrid de sa rêverie en posant le tartare devant lui. Encore dans ses pensées il marmonne un merci et attaque son repas.

Le médecin a peut-être raison finalement, il a besoin de repos. C'est bizarre ces rêves éveillés tournant autour de la musique qu'il fait depuis son malaise, il y a deux jours. Il se sent comme ensuqué², sorti de son corps, témoin non concerné de ce qui l'entoure. Et il y a aussi ces images, apparues lors du malaise et qu'il n'arrive pas à revoir, comme si elles étaient cachées derrière un rideau de fumée et qui n'en finissent pas de s'échapper, de reculer, lorsque l'on s'avance. Le serveur retire l'assiette vide devant lui, puis pose le dessert et le café, en disant :

- Cela t'a plu ?
- Oui, oui très bon, parfait, répond distraitement Wilfrid. Peux-tu m'apporter l'addition s'il te plaît ? Je réglerai par carte. Et demande à André s'il a une enveloppe préimprimée.
- Pas de souci, je t'amène ça.

Tandis que le serveur retourne au comptoir se faufilant habilement entre les tables, Wilfrid sort son portefeuille et regarde son portable. Il est treize heures ... un corbeau croasse accompagnant quelques secondes la mélodie pétaradante d'une Harley. Soudain Wilfrid sent que la tête lui tourne. Il voit trouble. Les sons autour de lui deviennent ouatés avant de s'éteindre totalement. Ses paupières devenues lourdes se ferment. Tout s'assombrit, il a froid et ses membres sont gourds. Il tente de rouvrir les yeux. La lumière d'une flamme l'éblouit le forçant à refermer ses paupières. Il entend alors une jeune femme murmurer :

- Ça va ? vous m'entendez ?

Frigorifié, des gouttes de sueur coulant dans le dos, il grelotte, cligne des yeux. Il fait sombre, seul le point de lumière d'une lanterne œil de bœuf déchire l'obscurité éclairant la voûte en pierres calcaire d'un caveau. Brusquement tout s'éloigne, comme aspiré dans un puits noir. Wilfrid a juste le temps d'entendre la voix de la jeune femme dire :

- Je le perds, il brumise !

² Ensuqué : familier, engourdi

Prenant une grande inspiration, il hoquette et retrouve sa table, la terrasse, la brasserie et un serveur qui lui dit :

- Et voilà la note et l'enveloppe. Dédé demande si tu passes ce soir. Il improvise un pré-anniversaire pour Philippe. Le rendez-vous c'est ici à vingt heures. Comme ça demain midi au bateau-mouche tout le monde sera déjà dans l'ambiance.

Wilfrid reprend ses esprits, lui tend sa carte bleue, et, le regard vide, tourne la tête à droite, puis à gauche, mais ne voit aucune jeune femme à proximité.

- Qu'est-ce qu'il y a ? tu cherches quelqu'un ?
- Non, rien, j'ai cru que ... que l'on m'appelait, bafouille-t-il.
- Ah ... bon, moi je n'ai rien entendu, dit le serveur lui rendant sa carte et le ticket de caisse.
- J'ai dû me tromper.
- Humm ... alors c'est good pour ce soir ?
- Je ne pense pas, je suis crevé. Dis à André de ne pas me compter. Ok ?
- Ok, il va râler mais ok.
- Ah, j'allais oublier, passe-lui ce double de mes clés. Je dois récupérer un recommandé à la poste, si je ne suis pas là lorsqu'il passera prendre les déguisements, qu'il s'installe et m'attende. Dis-lui bien de m'attendre, hein ? Qu'il ne reparte pas sans moi.
- Ok, je transmets. À demain Wil.

Tandis que le serveur s'éloigne Wilfrid griffonne l'adresse de son employeur sur l'enveloppe :

MUSEUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
Direction des ressources humaines
57, rue Cuvier - 75231 PARIS CEDEX 05

Il y glisse l'arrêt de travail et ferme l'enveloppe. Tout en se levant, il range ses affaires et salue de la main le barman. Il faut qu'il rentre chez lui. Cette dernière perte de conscience aux allures d'un cauchemar ultra réaliste l'inquiète. Mais avant il doit récupérer son sac à dos avec ses livres d'entomologie³ et sa tablette.

Ce malaise était comme le premier, se remémore Wilfrid. Comme celui qui l'avait amené à consulter son médecin généraliste. Des images, des sons et des sensations très réelles, mais cette fois il s'en rappelle, comme s'il l'avait vraiment vécu. La pièce, ou plutôt le caveau, était construit avec des blocs taillés dans un calcaire jaune pâle. Au fond, il y avait une ouverture au plafond par laquelle un bras tendait une lanterne. Et juste devant lui une femme, aux yeux clairs, lui avait parlé dans une langue qu'il identifiait comme nordique, qu'il ne connaissait pas mais qu'il avait pourtant comprise. Il se

³ Entomologie : branche de la biologie qui étudie les insectes.

rappelait les odeurs. Celle de la poussière des pierres, de la femme, mélange de sueur et de cuir huilé, et, omniprésente, celle de feu de bois.

Tandis qu'il repense à son cauchemar, il sent à nouveau venir un malaise. Les images du caveau, les odeurs de bois brûlé ou la voix de la femme se superposent à la réalité, en flash. Pour rester conscient Wilfrid se concentre sur son objectif : récupérer ses affaires de boulot au parc, et rentrer chez lui à la Défense. Son pas se fait rapide, parfois saccadé. Sentant que ses pensées recommencent à se focaliser sur des sons, le claquement de ses souliers sur le trottoir, sa respiration ou son rythme cardiaque, il accélère encore son pas. À l'approche de la station de métro, il glisse son courrier dans une boîte aux lettres, puis descend vers le réseau sous-terrain.



II. Le métro

Wilfrid arrive en bas des marches et marque une pause. Le métro de Paris l'a toujours fasciné. Il tisse sa toile sur la mégapole pour des millions de personnes différentes qui ne se seraient jamais croisées autrement, sorte de tapisserie des destins tissée par des Nornes⁴ des temps modernes.

Pour Wilfrid ces tunnels sont les artères de Paris. Les Parisiens sont les globules rouges circulant dans cet organisme géant qu'est une ville. Le matin, plein d'énergie, ils vont faire fonctionner l'organe où ils travaillent. Puis le soir, fatigués, ils rentrent se recharger dans leurs appartements. Wilfrid les observe quelques instants, flux de gens circulant au rythme de ce cœur urbain qu'est le métro. Puis il se glisse dans ce flux humain.

Craignant de voir revenir ses cauchemars et ses malaises, il ne laisse pas vagabonder ses idées. Il décide de se concentrer sur son concept : une ville c'est un super-organisme, dont nous sommes les cellules.

Nous participons à sa création, son évolution et sa disparition. Mais où placer cet hyper-animal dans l'arbre de l'évolution des espèces ? Quels sont ses ancêtres ? quelle est sa lignée ?

Il repense alors à l'arbre phylogénique⁵ du vivant que lui a offert un ami artiste. Une belle plaque de cuivre jaune dans laquelle les espèces, ajourées, sont placées selon leur parenté et leur milieu. Pendant quelques secondes il cherche où, dans cet arbre, pourrait se placer cette "villanimale".

Il secoue la tête et c'est le retour au réel. Il passe les tourniquets de contrôle puis, prenant en compte les travaux, se dirige vers la rame qu'il doit prendre pour rejoindre Javel puis le parc Citroën. Wilfrid poursuit son analyse.

Pour être comme un animal, une ville doit posséder des organes de construction et de réparation, les entreprises de BTP correspondent à ce descriptif. Pour le système nerveux, les réseaux téléphonique et informatique jouent cette fonction. Son système digestif est assuré par les entreprises de transformation. Quant à son système excréteur, les réseaux des eaux usées, des déchets et des ordures collent parfaitement à cet usage. La mémoire, elle, est installée au sein des musées et des bibliothèques. Pour son cerveau, la mairie peut faire l'affaire.

⁴ Nornes : personnages de la mythologie nordique tissant les destins des hommes et des dieux. Trois d'entre elles veillent à l'entretien d'Yggdrasil, l'arbre monde.

⁵ Phylogénique : formation et développement des espèces au cours du temps.

Wilfrid débouche sur le double quai, il y a peu de monde. Un groupe d'une dizaine d'adolescents chahutent sous les regards plutôt réprobateurs des quelques adultes présents. Un homme de petite taille, la cinquantaine, au visage mangé par une barbe grisonnante est appuyé contre un pilier. Une femme un peu plus jeune et plus grande que lui, lui parle en souriant. Tous deux portent des vêtements de qualité. Une annonce aux haut-parleurs égraine les stations et les lignes touchées par des travaux. Un gros bonhomme en costume gris, accompagné de deux jeunes cadres au look d'agents secrets, arrive d'un pas vif puis en courant lorsqu'un train entre dans la station en freinant bruyamment. Une fois à l'arrêt les portes de la rame s'ouvrent pour régurgiter ceux qui arrivent à leur destination et avaler ceux qui attendaient. Fermeture des portes, le train repart, le quai est vide ... jusqu'au prochain cycle.

Wilfrid, lui, est resté sur le quai. Le temps d'un battement de cils, il a l'impression que la lumière est devenue plus faible et les cloisons plus sombres. Il s'ébroue, tout est à nouveau normal, il a loupé sa rame. Les bruits d'un second train en approche se font déjà entendre dans le tunnel.

Quelques secondes plus tard, Wilfrid monte dans la première voiture devant lui. Les haut-parleurs annoncent la direction Château de Vincennes. Il trouve une place assise, près d'une fenêtre et se replonge dans sa comparaison.

La villanimale où il vit actuellement c'est donc Paris. C'est une ville d'un milieu riche où se trouvent des congénères villanimales qui l'entourent. Elle est la dominante de sa contrée, c'est une villanimale alpha⁶. Comme tous les alphas, elle défend farouchement son territoire. AlphaParis règne sur un grand territoire : la France. La France c'est un mélange de terres continentales, côtières, immergées et insulaires formant un archipel que certains érudits nomment à juste titre l'Archipel France⁷. Par le biais des villanimales subalternes qu'elle domine, AlphaParis puise ses ressources sur terre, sous terre, dans l'air et en mer. Elle a un vaste territoire sur lequel elle impose son autorité qu'elle défend farouchement.

À plusieurs reprises Wilfrid perd le fil de ses pensées, distrait par l'effet stroboscopique de l'éclairage de la rame projeté sur les parois du tunnel et par le staccato des roues sur les rails. Le son est un leitmotiv que les pierres des parois du tunnel entonnent dans un chant rythmique et entêtant, quasi hypnotique : tatatadoum, tatatadoum, tatatadoum ... une sorte de mantra l'invitant à se laisser aller. À chaque fois les arrêts aux stations lui permettent de revenir à son concept urbain de villanimale, de reprendre pied dans la réalité, sa réalité. Et à chaque fois la rame repart et au bout de quelques secondes son esprit se vide, puis le mantra l'envahit. Les pierres s'éclaircissent, la voûte se baisse. Il cligne plusieurs fois des yeux, regarde autour de lui, tout est normal. Le métro ralentit, entre dans la station Concorde.

Wilfrid s'ébroue, descend et change de ligne. La marche et le brouhaha de la foule lui font du bien. Il arrive sur le quai en même temps qu'un train. Il presse le pas pour y monter, en prenant soin cette

⁶ Alpha : première lettre de l'alphabet grecque utilisée en zoologie pour désigner l'individu dominant d'un groupe.

⁷ Archipel France : terminologie créée et utilisée par Christian Buchet, académicien de marine, lors du « Grenelle de la mer » de 2009 afin de rappeler l'importance des territoires maritimes français plaçant le pays au second rang mondial dans cette catégorie.

fois-ci de ne pas prendre une place près d'une fenêtre. Une fois assis il regarde le sol entre ses pieds pour ne pas être distrait de ses pensées et poursuit son développement.

Une villanimale c'est à l'origine quelques cellules, ou globules, qui s'installent à la confluence de deux réseaux. Un réseau trophique, fournissant eau et aliments, et un réseau social, permettant de créer des liens avec d'autres groupes de globules, nomades ou sédentaires. Plus le réseau trophique est riche, varié et facile d'accès, plus les globules se multiplient en agrandissant leurs installations. Le hameau-animal devient villageanimal puis villanimale. Plus la ville grandit, plus elle ramifie son réseau social... ou l'inverse.

Les vibrations régulières le bercent et, par moment, la mélodie du tunnel revient et l'envahit.

tatatadoun, tatatadoun ...

- As-tu le lien ? questionne une voix d'homme.

tatatadoun, tatatadoun ...

- Sa pierre vibre à peine, répond une voix de femme, la même voix que celle qu'il a entendu à la brasserie.

tatatadoun ... L'échange est interrompu par des cris et des bruits de lutte.

Le grincement aigu du freinage rompt le charme qui l'emmenait dans cet ailleurs qui le poursuit depuis plusieurs jours. Il se retrouve là, assis dans le métro parisien, la face penchée en avant, la bouche ouverte, des filets de bave gouttant sur le sol.

Il déglutit, s'essuie la bouche, redresse la tête et regarde le schéma de la ligne affiché au-dessus des portes coulissantes. Encore deux stations avant de descendre. Les gens le regardent bizarrement. Il se lève, passe entre les usagers qui le dévisagent, titubant au gré des cahots de la rame pour finalement attraper fermement l'une des barres à côté des portes. Pour ne pas replonger dans son rêve éveillé, il s'accroche à nouveau à son idée, espérant que cela suffira. Sans vraiment s'en rendre compte, il se met à marmonner :

- Pour s'organiser entre globules, organes ou villanimales, on doit communiquer, créer des mots qui s'associeront pour devenir langage, discussions, courriers, courriels, rapports et autres documents. Mais tout cela n'est possible que si une villanimale a de l'énergie. Il faut manger. Pour s'alimenter, elle dévore son environnement, proche d'abord, puis plus lointain via le commerce avec d'autres villanimales ou via le pillage. De la même façon, elle y dépose des excréments, à proximité ou au lointain aussi. Associés aux autres déchets ils sont plus ou moins bien recyclés, recréant un nouvel environnement duquel elle tire à nouveau une partie de ses ressources. Avec le temps la meute, dirigée par son alpha, évolue, cherche de nouvelles ressources, attaque d'autres meutes, subit des assauts, construit, détruit et recommence.

Sa tête lui fait mal, il porte la main droite à sa tempe et, haussant le ton, poursuit :

- Certaines villanimales ont des maladies, des dysfonctionnements d'organes, qui peuvent les affaiblir ou les tuer : bidonvilles, émeutes, retards éducatifs, chômage, perte de mémoire ou

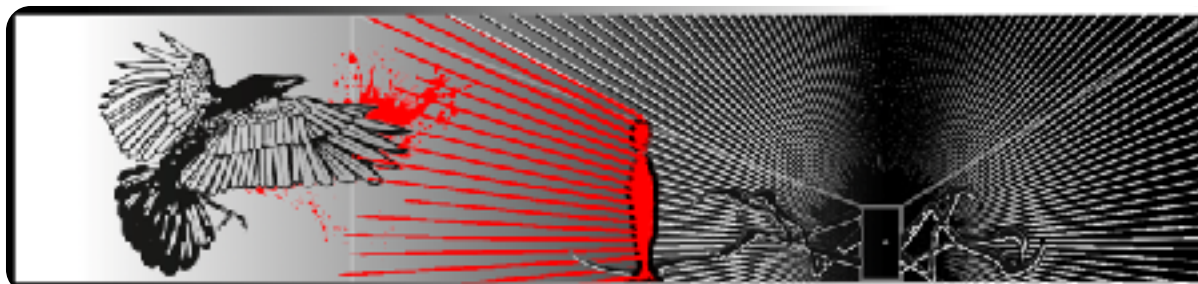
d'identité sont autant de causes qui peuvent entraîner la fin d'une ville, d'une meute, d'une civilisation. Quand sait-on qu'une civilisation est malade ? ou folle ? ... folle ? folle comme moi ? suis-je devenu fou ?

Après être resté silencieux un moment, il répète plusieurs fois sa question à voix haute :

- Suis-je devenu fou ? suis-je de...ve...nu fou ? SUIS-JE DEVENU FOU ?

Un vide s'est créé autour de lui. Il se tait. Brusquement il se sent horriblement seul. Il a envie de pleurer. À Javel il se rue hors de la rame de métro et court vers la sortie. Derrière lui le train redémarre et il croit entendre les pierres murmurer : revient ... Tatatadoum, tatatadoum, tatatadoum, tatatadoum...

Il arrive enfin à l'air libre, au soleil, délivré, l'esprit redevenu clair aussi rapidement qu'avait surgit sa crise d'angoisse. Après quelques profondes inspirations, il prend la direction du Parc André Citroën. Il s'interroge : Devient-il schizophrène ? Bipolaire ? Dépressif ? Ce seraient là les premiers symptômes d'une folie lambda qui se révèlent ? A grandes enjambées il parcourt le reste du chemin vers le parc.



III. Le parc

Arrivé au parc il se dirige vers le petit local où il a laissé son sac il y a deux jours. Prenant sa clé, il ouvre la porte grise et entre dans la pièce exiguë. Posé sur le sol, dans un angle, se trouve son sac à dos. Au moment de l'attraper par une sangle il se retourne brusquement, il a cru entendre un sanglot d'enfant. Une peur primitive prend racine en lui et commence à croître. Prenant précipitamment son sac, il sort du petit local et fébrilement le ferme à clef. Il recule de quelques pas, le regard fixé sur la porte en s'attendant à la voir exploser sous les assauts d'un impossible monstre. Quelques éternelles secondes plus tard, il est toujours là, immobile, face à la porte. Finalement la tension retombe, il rit nerveusement puis reprend son souffle. Son cœur se calme aussi. À proximité un corbeau croasse dans un rayon de soleil comme pour l'avertir. Il se concentre sur les premières pensées rassurantes qui lui viennent à l'esprit : sa famille, son enfance, ses origines.

Je m'appelle Hegalbelta, se dit Wilfrid. Célibataire de cinquante ans. Je suis à moitié basque, à moitié islandais. Mon nom signifie aile noire et, quand j'étais petit, mon grand-père aimait dire que les belea⁸ étaient les messagers d'Odin. Ce volatile est donc un ami, continue-t-il pour se rassurer. Pourquoi je pense à ça ? Je dois rentrer chez moi et me reposer.

Mais reprendre le métro l'angoisse encore, alors se moquant de lui-même et de ses peurs sans fondement, il décide d'y retourner, mais de passer toutefois par un chemin différent. Il va rentrer par une autre station, par Balard.

En traversant la place carrée entre les deux serres monumentales du parc, il voit le corbeau posé devant lui et reste figé. L'animal semble vouloir lui barrer le chemin. L'angoisse de Wilfrid revient, le submerge d'un seul coup, véritable vague balayant toute volonté. Il opère un demi-tour et se dirige d'un pas rapide et inquiet à l'opposé du volatile. Tant pis, il reprendra le métro à Javel. Le sentiment de mal être revient et l'envahit en même temps qu'un début de nausée. Il accélère le pas tout en se focalisant à nouveau sur quelque chose qu'il maîtrise : son métier.

Je suis entomologiste au Muséum d'Histoire Naturel. J'ai cinquante ans. Je fais l'inventaire des insectes du parc Citroën depuis trois ans et je travaille au récolement⁹ des collections d'insectes du Muséum.

Il court presque lorsqu'il arrive à la maisonnette de briques rouges qui marquent l'entrée de la station Javel pour en dévaler les escaliers et rejoindre promptement le quai. Une rame arrive, il s'y engouffre sans attendre la descente des passagers s'y trouvant et s'assoit sur le premier siège libre sous les

⁸ Belea : (Basque) corbeau.

commentaires peu amènes des personnes présentes. Retrouvant peu à peu son calme et son souffle, il se met à réciter à voix basse l'étymologie des familles d'insectes qui lui passent par la tête :

- Diptère : qui a deux ailes ; hyménoptère : qui a des ailes unies ; lépidoptère : qui a des écailles sur les ailes ...

Sa crainte de sombrer dans ses cauchemars est telle qu'il hausse même un peu le ton espérant renforcer ainsi sa concentration. Il n'a cure des regards réprobateurs que lui lancent les autres passagers. Les stations défilent et la liste des familles d'insectes s'allonge. Il change de rame à La Motte-Picquet-Grenelle, mécaniquement, sans réfléchir. Pas un instant il ne cesse de psalmodier son roboratif listing scientifique. Il court dans les couloirs menant d'une rame à l'autre et s'y installe dans un état second, débitant son lexique entomologique à voix haute maintenant mais avec un débit lent et atone. À mi-parcours, vers la station Etoile, Wilfrid n'arrive plus à se concentrer et bien que n'ayant pas épuisé le sujet, les noms ne lui viennent plus naturellement, il ne trouve plus ses mots. Il n'a pas le temps de se ressaisir qu'une image s'imprime dans sa pensée accompagnée d'un nom, d'un titre et d'un descriptif héraldique :

Gissur Þorvaldsson, comte d'Islande : *fascé d'argent et d'azur ...*



Il voit son grand-père pointer du doigt l'écusson qui flotte dans la noirceur, nimbé d'un halo blanc. Il a le sentiment d'être intimement lié à cet écusson, lignée bâtarde non reconnue et chassée des terres de glace. De le voir là devant lui, il en ressent une profonde tristesse métissée de colère. Au prix d'un effort immense il chasse cette vision de sa tête et se reconcentre sur la biologie, s'accrochant laborieusement à la première idée qui lui traverse l'esprit et se remet à parler à voix basse :

- La reproduction : reproduire c'est produire à l'identique. Dans le règne du vivant, tous les moyens sont bons. On peut se diviser, bourgeonner, sporuler, grainer, s'accoupler, peu importe la méthode pourvu que l'on sorte des copies plus ou moins conformes de nous-même. La descendance doit être viable et capable de participer au développement, ou dans le pire des cas au maintien, de son espèce. À chaque génération on évolue en bien ou en mal par rapport à ce but. Les géniteurs, donnent une nouvelle version modifiée d'eux même, deviennent obsolètes et peuvent donc disparaître, voire, doivent disparaître.

Il réfléchit silencieusement quelques secondes à ses propos. C'est alors qu'il entend des sons sans rapport avec son sujet, des sons issus de chants d'appels, sortes de Lökk¹⁰ traversant le temps, des chants qui s'adressent à lui. Alors pour ne pas les entendre, il reprend :

- Pourtant l'objectif absolu de la reproduction n'est peut-être pas la survie d'une espèce mais celle d'un patrimoine génétique originel. Si l'on remonte le temps d'ancêtre en ancêtre, on

¹⁰ Lökk : (Suédois) chant d'appel des troupeaux.

arrive à l'origine de la vie, un bouillon, une ou quelques espèces, qui sait. Ces souches originelles sont porteuses des premiers patrimoines génétiques du monde. Mais elles doivent faire face aux pertes énormes consécutives aux grandes catastrophes. La survie se fait donc au prix d'une diversification massive, colonisant tous les milieux : c'est l'évolution.

Wilfrid fait un nouvel arrêt dans son monologue. Très vite il voit défiler dans sa tête des textes dans une langue qu'il ne connaît pas et qu'il comprend pourtant. Il sait que ce sont des poèmes de son violent ami Egill, Egill Skallagrímson¹¹ ... mort en 990. Wilfrid prend peur, il force ses pensées à revenir sur l'évolution, le génome, la biologie :

- Les espèces évoluent-elles suivant un plan préétabli par un patrimoine génétique immortel, ou selon les lois du hasard d'un grand loto de l'évolution ? Et nous là-dedans, nous pouvons donner la vie sauf à nous même. Quelle ironie ! L'homme en société, avec ses villanimes, est-il une étape vers un méta-organisme encore plus complexe ?

Nouveau changement de train à Etoile, il va d'un quai à l'autre en transe, s'installe et recommence à marmonner. Par moment il accompagne son soliloque d'un geste, comme pour appuyer un propos structurant, mais son discours est de plus en plus décousu et incohérent.

- ... à l'instar de ce raisonnement, la culture est-elle associée à la vie ? A sa durée ? Est-ce une chimère mémorielle guidant les peuples vers le paradis perdu. Le paradis est-il lié à l'origine de la vie ? Dans ce cas le paradis serait un état d'inconscience d'acides ribonucléiques et l'évolution un long chemin vers l'enfer de la conscience.

Wilfrid a des haut-le-cœur. Sa voix couvre difficilement les cris qui résonnent dans sa tête. Il s'efforce de redoubler d'efforts pour se concentrer sur ses pensées.

- Biologie, science de la vie ... la vie, le verbe, tout ceci existait bien avant l'invention de la science qui aujourd'hui l'étudie, avant même que le mot existe. De ce fait la définition que la science lui donne n'englobe pas ce que couvrait le mot à l'origine. Qu'est-ce qui est vivant ? Pour certains peuples l'esprit du vent est vivant, pour d'autres on peut converser avec les esprits de nos ancêtres qui vivent parmi nous ... NON, hoquette-t-il, seule la définition compte : la vie c'est la capacité à maintenir activement une différence entre un milieu intérieur et un milieu extérieur. "Activement" implique la consommation d'énergie excluant de facto l'osmose et impliquant la notion de membrane cellulaire. De là vient le fait qu'un virus est considéré comme non vivant bien qu'il existe, mange et se reproduit. Bactérie : vivante, virus : non vivant. De fait les êtres vivants n'ont pas attendu l'humain pour exister. La vie est un long gradient partant des premières molécules originelles et allant jusqu'aux organismes d'aujourd'hui. Les mots ne sont que des outils pour nous permettre d'appréhender des concepts, des interactions complexes de ce qui nous entoure ou tout simplement de se comprendre. Les définitions établissent des règles qui ...

Le train freine à l'approche de la station. Arrivé à Esplanade il sort de la rame en courant, bousculant tout le monde dans sa précipitation. Il prend le sous-terrain puis dévale les escaliers menant au pied de la tour Gambetta. Wilfrid entre dans le hall de la tour dans un état second et presse le bouton d'appel de l'ascenseur. Tandis que les nombres défilent en indiquant l'arrivée imminente de la

¹¹ Egill Skallagrímson : poète islandais (910 – 990).

machine, le monde autour de lui semble vaciller, se déformer au rythme des hurlements qu'il entend. Quand les deux pans de la porte métallique s'ouvrent en coulissant il s'engouffre dans la cabine. Il essuie la sueur qui lui coule dans les yeux le faisant pleurer, cherche le bouton du trente et un et l'appuie frénétiquement jusqu'à la fermeture de la porte. Arrivé à son étage, il sort en titubant de l'ascenseur, fait deux pas, trébuche et s'affale sur la moquette grise du palier. Il se relève, ouvre la porte blindée de l'appartement et entre enfin dans son logement.

Il laisse le lourd battant se refermer seul en claquant derrière lui. Wilfrid glisse le dos s'appuyant à la porte jusqu'à être assis par terre. Il se prend la tête entre les mains, pleure, puis hurle à son tour lorsque les sons reviennent brutalement, violant sa rationalité, déchirant son esprit. Il ferme les yeux, le corps secoué par de longs spasmes sanglotants.



IV. Le pénitent

Avril 2019, Paris, France

En rouvrant les yeux, Wilfrid constate qu'il n'est plus chez lui, il est de nouveau dans le caveau calcaire. Il commence par bloquer sa respiration puis inspire et expire par à coup. Une profonde angoisse l'étreint. L'obscurité y est presque complète. À plusieurs reprises il ferme les yeux espérant qu'en les rouvrant il retrouve son appartement. Rien n'y fait. Son cerveau est en ébullition cherchant une explication rationnelle aux événements qu'il subit.

Drogué, c'est ça, j'ai dû être drogué puis kidnappé, se dit-il. Si je sors de cette cave je vais pouvoir me repérer. La drogue est si puissante que je mélange souvenirs et réalité présente. Oui, c'est certainement ça.

Cette pensée lui permet de reprendre son calme et de scruter sereinement l'obscurité quasi complète du caveau. Il discerne une silhouette allongée à un mètre à peine de lui, bras gauche en avant et ayant à son poignet un large bracelet argenté et ouvragé. Soudain une étincelle grésillante vient le piquer à la poitrine le faisant sursauter, suivie d'une autre étincelle un peu plus tard, et encore d'une autre quelques instants après. Il n'a pas rêvé, cela résulte d'un arc électrique fugace venant le piquer à intervalles réguliers. En fait les brefs éclairs relient entre eux le bracelet ouvragé du corps devant lui, avec une petite figurine qu'il tient entre ses mains puis repart le frapper en pleine poitrine. Il entrevoit la statuette comme tout ce qui l'entoure, à la faible et intermittente lumière rosée produite par ces brefs éclairs. L'observation est toutefois rendue un peu plus aisée car son corps émet une légère fluorescence, rose elle aussi, lorsqu'il reçoit les agaçantes micro-décharges.

Ses yeux s'étant habitués à la pénombre du , entrecoupée par les petits arcs électriques et sa surprenante fluorescence, il peut mieux observer la silhouette devant lui. C'est celle d'une jeune femme, équipée d'une sorte d'armure de cuir souple, de couleur sombre, portée par-dessus un treillis bleu et gris. Sa poitrine se soulève au rythme irrégulier de sa respiration ténue et difficile. Elle est de type caucasien, la trentaine, aux cheveux blonds coupés ras. Son visage est peint de noir et de vert, comme les commandos en mission. Elle semble assoupie, ou inconsciente. Sa respiration, l'odeur douceuse de sang et le zonzon de mouches venues au festin, laisse imaginer plus à une perte de connaissance à la suite de blessures qu'à un sommeil normal. Wilfrid, quant à lui, est nu et en position fœtale, tenant entre ses mains la petite sculpture qui capte les éclairs roses. Sans les voir, il sent que ses paumes sont comme aimantées par la figurine, au point qu'il n'arrive pas à les écarter de la statuette. Il a beau forcer, rien n'y fait. Après plusieurs tentatives infructueuses, il se laisse retomber au sol le souffle court.

Ils ont dû me ligoter les mains avant de me jeter dans cette cave. Elle doit être flic ou soldat, imagine-t-il. Il a dû y avoir des échanges de coups de feu lorsqu'ils m'ont retrouvé et elle a certainement pris une balle.

Des bruits de pas sur de la pierre et des voix, ouatés par la distance, se font entendre. Wilfrid tend le cou pour essayer de voir d'où proviennent les sons et la légère clarté du caveau. Une nouvelle décharge lui tire un grognement alors qu'il tente d'appeler ceux qu'il entend marcher. Mais seuls des sons inarticulés et étouffés sortent de sa gorge. Bien que peu bruyants, ses gesticulations et ses râles ont réveillé la jeune femme. Il se fige. Elle remonte sa main droite jusqu'au bracelet et appuie sur une excroissance de la gravure. Là, donnant suite à un clic métallique les petits éclairs s'arrêtent. Elle murmure d'une voix grave "Lys ¹²" et une petite sphère de lumière blanche se forme devant ses lèvres avant de dériver puis de se fixer une vingtaine de centimètres au-dessus de leurs têtes. Ses yeux verts et or, entrouverts, le dévisagent. Leur éclat est faible. Il plonge son regard dans le sien. Ses peurs se sont évanouies, remplacées par une tendre compassion. Elle va mourir, elle le sait, lui le ressent. Seule une incroyable force de volonté l'a fait tenir jusque-là.

- Pardonnez-moi skald¹³, je ne suis pas très présentable. Chuchote-t-elle en français d'une voix lente. Surtout ne faite rien tant que vous êtes collé à la pierre d'appel, c'est dangereux. Elle hoquette, contient une quinte de toux, puis continue. Vous n'êtes pas fini. Ne cherchez pas à me répondre, vos lèvres sont encore soudées.

À bout de souffle, elle s'arrête pour respirer. Trois longues inspirations contenues, pour ne pas tousser. Une mousse rosâtre coulant à la commissure de ses lèvres indique que les poumons sont atteints. Puis elle reprend, le regard rivé sur Wil.

- J'ai eu du mal avec vos reliques, annone-t-elle. J'ignorais qu'une seule suffisait. Je croyais qu'il fallait porter le bracelet pour déclencher l'appel. Je pensais qu'il agissait comme un accumulateur de spin et la pierre comme un catalyseur de brume.

Elle fait une pause, ferme les yeux. Inspire plusieurs fois avec difficulté. Lorsqu'elle reprend, sa voix est à peine audible et ses phrases saccadées sont mêlées à des gargouillis.

- Le texte sacré ... dans le bracelet ... Il est écrit dans une langue qui m'est inconnue... Je l'ai très certainement mal prononcé... Le bracelet ... il charge lentement et pulse ... il impose des allers-retours ... désolée ... Je pense ... ce sera bientôt le dernier, bientôt oui ... Au nord ... cinquième régiment des commandos de marine a installé ...

Elle sombre dans l'inconscience le laissant perplexe. Il n'a rien compris. La petite lumière, qui est toujours là éclairant faiblement le caveau, permet à Wilfrid de voir la plaie mortelle que la jeune femme a reçue à la poitrine. Il ressent une profonde tristesse à ne rien pouvoir faire pour la soulager.

Bouche entrouverte, elle prend une grande inspiration, suivie d'un blanc et d'un long soupir.

Presque avec douceur, la respiration s'arrête.

¹² Lys : (Danois) Lumière.

¹³ Skald : (Danois) scalde, barde nordique.

Elle est partie.

Au plafond la bulle lumineuse ne s'éteint pas. Se détournant du visage apaisé de la jeune femme, il regarde ses mains. À sa grande surprise ce qu'il voit de son corps est déstructuré. Il est composé d'une multitude de petites gouttelettes noires, auréolées d'une lueur rose. Elles semblent chercher à se regrouper, à devenir plus dense pour le reconstituer. Elles tournent, virevoltent, bougent au gré des petits courants d'air du caveau pour revenir à leur position initiale. La forme de cet étonnant nuage est celle d'un homme replié sur lui-même. Étrangement, il ne ressent aucune douleur. Il a toujours la même sensation de son corps, sentant exactement la position de ses bras, de son tronc, de ses jambes. Entre ses mains, la figurine, elle, est entière, compact, en bronze. Elle flotte à dix centimètres au-dessus d'une petite boîte jouant le rôle d'un petit autel. Les mains de Wilfrid l'entourent délicatement, sans la toucher. Il perçoit l'attraction qu'elle exerce sur chaque petite sphère de son corps dématérialisé.

Des bruits de pas se font à nouveau entendre, plus proches, accompagnés de protestations et de suppliques terrorisées. Aux voix, aux pas, Wilfrid identifie plusieurs individus qui en trainent et en poussent d'autres. Trois personnes emmenant de force un couple et leurs trois enfants qui appellent leurs parents en pleurant.

Parmi les trois agresseurs, il y en a un qui parle beaucoup et dont la voix nasillarde monte dans les aigus lorsqu'il s'énerve. Il semble commander les deux autres, beaucoup moins volubiles, dont les voix rauques débitent principalement des successions d'onomatopées ou des assemblages de grossièretés et d'insultes particulièrement crues. En les écoutant Wil en vient même à douter de leur humanité. Mais quel genre de créatures pourraient-ils être ?

- Vous avez péché, vous avez procréé sans l'avis de ton prêcheur ! dit la voix nasillarde d'un ton doux.
- On ne savait pas pénitent. Nous ignorions vos commandements ..., la voix de la femme est interrompue par le bruit mat d'un coup.
- **Silence pécheresse !** hurle-t-il. JE ne veux entendre aucun mensonge sortir de vos gueules impies ! **Nul ignore la parole de l'Unique !** Nul ne transgresse ses commandements ! puis la voix devient saccadée par les halètements qui accompagnent les bruits sourds des coups donnés, **Quia penitentiaem sum reus ! Quia penitentiaem est reus ! Penitentia ! Penitentia ! Penitentia ! Penitentia !**

S'en suit un brouhaha de cris, de chocs, de pleurs et de heurts. Wilfrid comprend que personne n'est épargné parmi les captifs. Les coups continuent quelques temps encore après que les derniers cris se soient tus.

- **Arrête !** Ils ont compris. Lâche la voix nasillarde, essoufflée mais calme. Attachez-les aux poteaux, parents face aux enfants.

Viennent alors trois jours de monstruosité, trois interminables jours pendant lesquels les enfants sont torturés par celui qui se fait appeler le pénitent. Un par un, il les détruit, sous les yeux des parents qui hurlent, pleurent, supplient, s'effondrent, probablement ligotés à un poteau, à quelques mètres de la scène de torture de leurs enfants. Quand un petit corps ne réagit plus aux sévices que lui

inflige le pénitent, quand il n'émet plus aucun cri, plus aucun pleur, plus aucun son, il est remis aux deux créatures qui jouent un temps avec avant de le dépecer, de le manger avec leur maître. Les trois enfants subissent le même sort, trois jours, trois enfants.

L'ultra violence des coups, des bruits de succion, de mastication et des paroles du pénitent transpercent l'âme de Wilfrid. La petite bulle de lumière est éteinte depuis longtemps. Wilfrid reste prisonnier de sa statuette dans l'obscurité du caveau, avec pour toute compagnie la dépouille de la jeune femme. Durant ces trois jours, chaque matin, avant que ne recommencent les tortures, il a entendu le pénitent exécuter une cérémonie à la gloire de l'Unique, l'AlphOméga, le commencement et la fin de toutes choses. Ce sont des parodies de messe, composées de sermons débités avec une grandiloquence pathétique, ramassis d'injonctions à la repentance exprimées dans un latin de cuisine, le tout entrecoupé d'une seule prière, toujours la même, répétée jusqu'à s'en abrutir. Puis, tout au long de la journée, pendant qu'il torture les petits, il exhorte les deux adultes à avouer leurs péchés, les accusant d'être responsables de ce qu'il fait subir aux enfants. De toute façon, qu'ils reconnaissent un tort imaginaire ou qu'ils se taisent, il les torture quand même, abuse d'eux, les insulte. Et chaque soir, avant de se reposer sous la garde de ses deux complices, heureux de sa journée, du labeur sordide accompli, Wilfrid l'entend s'agenouiller et réciter à nouveau cette même prière. Ses acolytes reprennent en chœur certains passages, ou y intercalent un rire hystérique :

- Pénitence pécheurs, pénitence, à genoux tous.